

# Bobby Blue Bland

Adulé par le public noir, féminin en particulier, ce chanteur exceptionnel aux inflexions tendres n'est jamais parvenu à se faire apprécier du grand public américain. Bland est pourtant un authentique créateur qui a donné au blues urbain une dimension sentimentale.





Alors qu'on le croyait définitivement enterré par la soul music et le rock, le blues urbain connaît un regain de vitalité auprès de son public d'origine. Réapparu sous le nom de « soul blues », il fait la part belle au chanteur.

◀ Bobby Blue Bland, en 1960, face à de nombreux fans.

■ Le chanteur de gospel Archie Brownlee, à la tête de ses Five Blind Boys of Mississippi.

▼ Le Club Ebony, à Indianola, où le public noir des années 90 peut écouter de la soul blues chaque week-end.

On croit le blues définitivement oublié du public noir, en 1982, lorsqu'une petite firme de Jackson, Mississippi, réalise une opération commerciale inattendue grâce à l'album *Down Home Blues*.



Le nom de cette marque est Malaco. Quant à l'artiste, il s'agit d'un vétéran de la scène du Sud, Z.Z. Hill. En quelques mois, ce *stand-up singer* devient une star considérable au sein de la communauté noire. Le son très actuel de Hill, souligné par les arrangements de cuivres peaufinés par les musiciens du studio Malaco, apporte la preuve que la soul blues est plus que jamais d'actualité.

### La relève

Little Milton rejoint tout d'abord l'écurie Malaco, bientôt imité par Bobby Bland qui cherche à redonner à sa carrière un lustre perdu depuis longtemps. Et alors que Z.Z. Hill disparaît tragiquement, d'autres artistes comme Lati-more, Denise LaSalle et Johnnie Taylor viennent à leur tour prendre le relais.

Aujourd'hui, l'avenir du blues semble moins menacé dans le milieu qui lui a donné le jour. Le succès de Malaco a incité d'autres firmes à se lancer dans l'aventure de la soul blues, notamment Ichiban à Atlanta. Pour fêter cette résurrection, Little Milton a même composé un titre éloquent, *The Blues Is Alright*. Décidément oui, le blues noir va bien...





- 1930** Naissance de Robert Calvin Bland le 27 janvier à Rosemark, Tennessee, près de Memphis.
- 1940** Bobby découvre le blues.
- 1949** Bland délaisse le gospel pour le rhythm'n'blues, qu'il pratique avec B.B. King et Johnny Ace au sein des Beale Streeters.
- 1951** Premiers enregistrements, pour les marques Chess et Modern.
- 1952** Alors qu'il vient de signer un contrat avec la marque Duke, Bland doit renoncer à sa carrière pour effectuer son service militaire.
- 1955** Bobby travaille sous la direction du trompettiste Joe Scott pour le compte de Duke.
- 1957** Le succès de *Farther Up The Road* marque le début de son exceptionnelle carrière. Bland joue sur scène au sein de l'orchestre de Junior Parker.
- 1961** Les ventes de ses 45-tours lui permettent de monter sa propre formation, dirigée par Joe Scott.
- 1971** Bland se produit sur les grandes scènes des ghettos, comme le Burning Spear de Chicago.
- 1973** Don Robey vend sa firme Duke au géant ABC, qui cherche à s'implanter auprès du public noir.
- 1979** En pleine vague disco, le producteur Monk Higgins tente de faire de Bland une vedette de musique soul.
- 1985** Bobby Bland rejoint le label Malaco qui a remis la soul blues au goût du jour au début de la décennie.
- 1988** Bland et son orchestre, au sein duquel brille le guitariste Wayne Bennett, se produisent à Paris au Club Lionel Hampton.

# Un héraut du ghetto

**Pour être resté fidèle  
au public noir qui a fait sa gloire,  
Bland n'a goûté que tardivement à un succès  
international pleinement mérité.**

**A** la fin des années 80, le magazine *Billboard* a publié un palmarès des artistes les plus populaires de l'Amérique noire. Si l'on ne doit pas s'étonner de voir figurer en tête de ce classement le nom de James Brown, suivi de ceux d'Aretha Franklin, Ray Charles, Marvin Gaye et Fats Domino, on sera surpris de rencontrer celui de Bobby Bland, devant Diana Ross, Sam Cooke et Michael Jackson. Il faut dire que Bland n'a guère quitté les hit-parades depuis 1957 et la sortie de *Farther Up The Road*. Ses plus grands succès n'ont fait en revanche que de timides apparitions dans les charts de l'Amérique blanche, comme si son blues recherché, aux préoccupations sentimentales évidentes, ne touchait quiconque en dehors des ghettos.

Si l'on se rend à l'un de ses concerts, on s'aperçoit en effet que le public de prédilection de Bobby appartient à la petite bourgeoisie noire d'âge moyen,

celle qui fréquente les clubs les plus élégants. Les femmes, surtout, lui vouent une véritable adoration, qu'elles manifestent par des cris aigus en levant les bras chaque fois que, du miel plein la voix, il s'adresse à elles. Et lorsqu'il pousse son célèbre cri de gorge, sorte de simulation du râle amoureux, la tension est à son comble et les plus agitées se pâment au pied de la scène. Aucune erreur possible, Bobby Bland est bien l'un de ces hérauts du ghetto que seule la communauté noire peut comprendre pleinement.

## Le voisin bluesman

Robert Calvin Bland est né le 27 janvier 1930 à Rosemark, un village situé à la périphérie de Memphis. Une épicerie qui fait également office de station-service, une église et quelques maisons de bois où vivent le demi-millier de « forçats du coton » qui déposent chaque automne leur récolte à l'usine de traitement locale. Les mois d'hiver,



◀ Bobby Blue Bland (à droite) avec son producteur Don Robey (au centre) et le chanteur TNT Bragg, qui a longtemps « chauffé » le public pour le « crooner » de la musique afro-américaine.

lorsque les champs sont déserts, les enfants vont à l'école, mais Bobby ne dépassera pas les petites classes.

La musique lui semble plus attirante que les tables de multiplication, surtout depuis qu'un voisin nommé Mutt Piggee lui a fait découvrir un blues primitif qu'il chante accompagné d'une vieille guitare. Bobby est fasciné par la voix de Piggee qu'il passe des heures à écouter en jouant de la guimbarde. Les chansons de son mentor sont très différentes de celles qu'il peut entendre chaque dimanche à l'église ; au lieu d'évoquer un avenir glorieux mais incertain, elles parlent de manière tout aussi poignante d'amours plus terrestres.

### Mécano à Memphis

La guerre va modifier le rythme de la vie dans le Sud. Ceux qui sont partis la faire, en Europe ou dans le Pacifique, ont découvert que le monde ne se résume pas à une existence de misère entre un patron blanc intolérant et un pasteur qui prêche la patience. Les Noirs sont de plus en plus nombreux à se rendre en ville pour y trouver des emplois plus aptes à répondre à leurs besoins.

Pour ceux qui n'ont pas envie de rompre définitivement avec le Sud et d'émigrer à Chicago, Memphis est

**« Ce n'est pas toujours facile de ne jamais pouvoir sortir sans être reconnu par des fans qui veulent vous parler et vous toucher. Alors je m'enferme dans ma chambre d'hôtel. Mais je savais que c'était la rançon d'un succès dont j'avais toujours rêvé. »**

Bobby Bland

toute proche, brillante et riche de promesses. Bland et sa mère s'y établissent en 1947 : « Ma mère pensait que j'aurais de meilleures opportunités à Memphis qu'à Rosemark. Je lui disais souvent qu'un jour je gagnerais

beaucoup d'argent et que je pourrais la rendre heureuse – un rêve comme un autre. Ce n'est pas que j'étais un bourreau de travail, mais j'ai trouvé un boulot dans un garage qui rapportait 27 dollars par semaine. Ça me laissait le temps de chanter le week-end. »

Par respect pour Maman Bland, Bobby fait partie d'un ensemble de gospel qui a emprunté son nom à un groupe populaire de l'époque, les Pilgrim Travelers. Mais il faut croire que l'ambiance des *gospel programs* n'est pas aussi attrayante que celle qui règne le soir sur Beale Street, l'artère qui fait vibrer la communauté noire de Memphis. Au Palace, Bobby participe à des concours amateurs chaque mercredi ; il y fait la connaissance d'autres

**GOSPEL PROGRAMS** Les églises de l'Amérique noire, en particulier dans le Sud, organisent régulièrement des *gospel programs*, sortes de fêtes paroissiales dont les bénéfices alimentent les bonnes œuvres. Pour l'occasion, les pasteurs font appel à des groupes vocaux. Leurs prestations, abondamment annoncées sur les ondes locales, attirent un public friand de gospel.



▲ Wayne Bennett, le guitariste de Bland.

► Le chanteur avec Joe Scott, son arrangeur et chef d'orchestre.

▼ Roscoe Gordon connu le succès après les Beale Streeters.

artistes en herbe, comme Riley Blues Boy King, Johnny Ace, Earl Forrest ou Roscoe Gordon.

**Les petits bals du samedi soir**

L'union faisant la force, Bobby décide de monter un groupe avec ses amis. Ils se font appeler les Beale Streeters et parcourent les bals de campagne le samedi soir et le dimanche après-midi dans les environs de Memphis. Chacun cherche encore sa voie : B.B. King imite T-Bone Walker, Johnny Ace admire Nat King Cole, et Roscoe Gordon s'inspire de blues shouters comme Wynonie Harris ou Eddie Vinson.

De nouvelles compagnies de disques indépendantes commencent à s'intéresser au curieux mélange de Delta blues et de swing qui commence à

apparaître à Memphis. Bland profite de l'occasion et enregistre un premier disque pour Chess en août 1951, puis un autre peu de temps après pour Modern sous la tutelle d'Ike Turner. On ne peut pas dire que le succès commercial soit au rendez-vous, mais Bland persiste. On le retrouve l'année suivante aux côtés de l'harmoniciste Junior Parker, puis avec l'orchestre de Johnny Board. Cette fois, une firme de Memphis parie sur lui ; il s'agit de Duke, une petite marque montée par un animateur de la station de radio WDIA qui a révélé le

**« Pendant longtemps, j'ai eu un problème d'alcool. En 1971, j'ai décidé d'arrêter pour plusieurs raisons. Et puis c'est aussi à ce moment-là que j'ai rencontré ma femme. Elle avait 18 ans, elle croyait en moi et elle a tout fait pour m'aider et me soutenir. »**

Bobby Bland



talent de Johnny Ace. Jusqu'à la disparition du label, en 1973, Bobby Bland lui restera scrupuleusement fidèle.

**Remis en selle par le label Duke**

Au moment où la carrière de Bland est en train de s'affirmer, l'Oncle Sam se rappelle à son bon souvenir. Le temps d'enregistrer *Army Blues*, et Bobby part sous les drapeaux. « J'y suis resté deux ans, six mois et vingt-neuf jours. Les vingt-neuf jours supplémentaires suite à une peccadille, mais l'armée a fait de moi un homme, comme on dit », raconte-t-il.

Si l'individu a mûri, son talent ne s'est pas affirmé et Bland reste un honnête imitateur de B.B. King. Mais

surtout, la scène musicale de Memphis ne l'a pas attendu. Les producteurs d'hier, Sam Phillips en tête, négligent quelque peu le blues depuis qu'Elvis Presley a pris la tête de la révolution rock'n'roll. Duke a changé de mains, racheté par le propriétaire d'un club de Houston, Don Robey.

Robey est un homme d'affaires impitoyable mais avisé. Il perçoit le potentiel de Bland et le fait revenir en studio en demandant au trompettiste Joe Scott de le prendre en charge. Scott mettra quelques mois à faire



éclore le talent de son poulain. Le superbe *I Smell Trouble* et surtout *Farther Up The Road* révèlent Bobby en 1957. Puis c'est *Little Boy Blue*, véritable tour de force vocal, qui confirme son génie l'année suivante.

**« Vedette américaine »**

Dans le show-business, on a trop l'habitude des étoiles filantes. Don Robey commence par faire chanter celui qui se fait désormais appeler Bobby « Blue » Bland en première partie d'une autre star Duke, Junior Parker. « C'est Junior qui avait l'orchestre, se souvient Bobby. Un groupe de sept musiciens qu'on appelait les Blue Flames. Au début, je faisais un peu de tout. Je conduisais, j'aidais à

**The Legacy  
continues...**



**Malaco Records and its Family  
of Artists Welcome Bobby Bland to**



3023 W. Northside Dr., Jackson, MS 39213

installer le matériel sur scène et je chauffais la salle. » Avec beaucoup de sagesse, Bland évoque sans le moindre complexe cette période d'apprentissage qui durera jusqu'en 1961.

Entre-temps, *I'll Take Care Of You*, *Lead Me On*, *Cry Cry Cry* et *I Pity The Fool* sont devenus des best-sellers et il est temps pour lui de penser à voler de ses propres ailes. Ce qu'il fait à l'aube de la nouvelle décennie, en emmenant avec lui les meilleurs accompagnateurs de Junior Parker, Joe Scott en tête. Désormais, la carrière de Bland va se jouer à guichet fermé et il n'est plus question

pour lui de porter les valises des autres. Alors qu'il accumule les succès sur les hit-parades, il remplace B.B. King et Ray Charles dans le cœur des ménagères noires qui achètent ses disques par centaines de milliers et se bousculent à ses concerts.

**Retour en force du blues urbain**

Pendant que Bland continue à collectionner les « hits » de rhythm'n'blues, la plupart des grands artistes noirs font tout pour percer auprès du grand public américain. En mettant des intonations de musique country dans sa voix, Ray Charles devient une vedette de variété ; B.B. King se produit à Las Vegas et sur les scènes des grands festivals du monde entier, tandis que Diana Ross, Otis Redding et Marvin Gaye mènent des carrières internationales.

Au cours des années 70, le blues urbain perd toute son audience au sein des ghettos au profit de la soul et du funk, qui monopolisent désormais les ondes. Bobby Bland, pour n'avoir jamais voulu trahir le public de ses débuts, fera les frais de cette évolution.

La mort de Don Robey en 1975 le prive de son meilleur allié, au moment même où Duke entre dans le patrimoine du géant ABC. Le producteur Monk

**SAGE HUMILITÉ**

Avant de connaître la gloire, Bland a assisté avec un soupçon d'envie à la réussite de certains membres des Beale Streeters. Notamment de B.B. King, qui devenait une star nationale en 1952 avec le succès de *Three O'Clock Blues*. Pour mieux découvrir le milieu du show-business qui le passionnait, Bland a accepté de devenir homme à tout faire de son ami. Pendant que B.B. se reposait avant de passer sur scène, Bobby repassait ses costumes et cirait ses chaussures.

Higgins ne va pas ménager ses efforts pour moderniser le répertoire de Bland, mais ses fidèles s'y perdent.

Il faudra attendre l'arrivée du chanteur dans l'équipe Malaco, en 1985, pour que sa carrière prenne un nouveau tournant. Le succès de la soul blues dans le Sud, mais aussi au Japon et en Europe, permet enfin à Bobby de chanter partout dans le monde. Depuis dix ans, on a pu l'applaudir en France, en particulier à Paris où il s'est produit à l'invitation de Viviane Sicnasi au Club Lionel Hampton en compagnie de l'excellent guitariste Wayne Bennett. Même si la silhouette de Bland s'est empâtée et si sa voix a perdu de son mordant, le public français a ainsi pu constater de lui-même qu'il restait l'un des plus grands représentants du blues urbain.

◀ En 1985, la marque Malaco annonçait fièrement l'arrivée sous son label de Bobby Blue Bland.

◀ Bland fut l'homme à tout faire de son vieil ami B.B. King avant de devenir une vedette.



# Blue & sentimental

► Pour un « stand-up singer » tel que Bobby Blue Bland, le micro reste son meilleur allié.

**B**obby Bland aura également mis du temps à trouver sa personnalité musicale. Il a toujours su pourtant que son instrument de prédilection serait la voix. Depuis son enfance, le blues est pour lui un art vocal dont il a perçu toutes les subtilités en faisant la connaissance, à Memphis, de B.B. King. Pendant longtemps, le célèbre « falsetto » de ce dernier restera un modèle, jusqu'à ce qu'il parvienne à mettre au point son propre style.

## Une synthèse de genres vocaux

Le palmarès discographique de Bland constitue un excellent baromètre de son originalité. Alors qu'il enregistrerait depuis le début de la décennie, ce n'est qu'à partir de 1957 que son nom apparaît dans les hit-parades, au moment où il est enfin parvenu à réaliser une synthèse parfaite de toutes les musiques qu'il affectionne.

**COACH** Le terme s'applique plus volontiers aux entraîneurs sportifs, mais il n'est pas rare, dans le monde de la chanson, de voir de grandes vedettes suivre les conseils d'un « coach », sorte de conseiller artistique. Alors que le manager gère au quotidien la carrière de son artiste, le « coach » est plus particulièrement chargé de l'aider à trouver son style, sur scène aussi bien qu'en studio.

En lui donnant une couleur sentimentale, Bobby Blue Bland a redonné au blues urbain ses lettres de noblesse...



Il est bien sûr familier avec le blues traditionnel, mais aussi avec le rhythm'n'blues plus recherché qui a vu le jour à Beale Street. La ballade – genre vocal par excellence – est également pour lui un style de prédilection ; il a appris à l'apprécier par l'intermédiaire de son compère Johnny Ace, mais aussi par le biais de Nat King Cole, Perry Como et Tony Bennett, dont il reste un admirateur assidu à ce jour. Enfin, le gospel le plus rugueux a su trouver sa place chez lui, comme il l'a expliqué : « A la fin des années 50, j'écoutais beaucoup le Révérend C.L. Franklin, le père d'Aretha, et c'est lui qui m'a inspiré le petit cri de gorge qui est devenu depuis mon signe de reconnaissance. Je l'ai mis au point dès cette époque-là pour être sûr que le public m'identifie instantanément. »

### Travail en profondeur

Celui qui a su mieux que quiconque mettre en valeur le talent de Bobby s'appelle Joe Scott. Natif de Houston, ce trompettiste a fait ses premières armes au sein de l'orchestre de Bill Harvey avant de prendre la direction de l'orchestre de Johnny Ace. A la mort de ce dernier, il est remarqué par Don Robey, et devient l'arrangeur attitré des marques Duke et Peacock, mettant son savoir-faire au service des chanteurs de blues comme des artistes de gospel. C'est ainsi qu'il a pu déceler chez Bland toute la richesse d'un timbre vocal exceptionnel.

Patiemment, Scott s'évertue à peaufiner la diction de son protégé, rectifiant son phrasé et lui apprenant à ciseler les mots les plus importants de couplets qu'il sélectionne lui-même avec le plus grand soin. Alors que Bobby a souvent tendance à précipiter le tempo et à chanter légèrement en dessous de la note, Scott lui apprend à maîtriser sa voix à chaque instant.

Cette technique parfaite, mise au service d'un répertoire sentimental de premier plan, aura fait le succès de Bobby dans un domaine qui restait encore à inventer, celui de la ballade de blues.

**AFFINITÉ** La première équipe de copains dont a fait partie Bobby Bland est devenue avec le recul un véritable Whos' Who du rhythm'n'blues de Memphis : B.B. King, Bland et Rosco Gordon, la plus grande star des Beale Streeters ayant été Johnny Ace.

De son vrai nom John Marshall Alexander, Ace a vu le jour le 9 juin 1929 à Memphis où il s'est très vite intéressé au bouillonnement musical local. A l'âge de vingt ans, il se produit dans les clubs de Beale Street où il travaille un répertoire de ballades amoureuses. Sa voix suave et son physique de jeune premier sont autant d'atouts, et son succès est foudroyant. Son premier 45-tours, *My Song*, le propulse pendant l'été 1952 en tête des hit-parades de Billboard, où il se maintient pendant neuf semaines ! L'année suivante n'est pas moins gratifiante, avec trois best-sellers

qui font de ce jeune homme de 24 ans l'une des vedettes de l'Amérique noire.

Les tournées se succèdent à travers les Etats-Unis, tandis que les ventes de ses disques font la fortune de la marque Duke. Johnny a toutefois du mal à s'adapter à sa nouvelle fortune, comme aux assauts du public féminin qui s'arrache ses faveurs. A la fin de 1954, ses proches le trouvent de plus en plus déphasé et ne s'étonnent pas vraiment lorsqu'ils apprennent qu'il a trouvé la mort dans sa loge du City Auditorium de Houston le soir du 24 décembre, en jouant à la roulette russe.

L'émotion est considérable dans la communauté afro-américaine. Elle fera des funérailles grandioses au chanteur de charme, et lui offrira même un immense succès posthume avec *Pledging My Love*, sorti à la hâte par Duke, et devenu depuis un grand classique de la ballade.



◀ Johnny Ace, la plus grande star des Beale Streeters.

# Farther Up The Road

**C'est toujours en concert que les « stand-up singers » donnent le meilleur d'eux-mêmes. Surtout lorsqu'ils sont, comme Bobby Bland en ce début des années 80, confrontés à un public féminin largement acquis à leur cause.**

## 1 Mel's Groove

En règle générale, Bland n'apparaît sur scène qu'après une longue mise en condition du public. L'orchestre ouvre le feu avec quelques reprises instrumentales des grands tubes du moment. Un ou deux chanteurs de moindre notoriété viennent ensuite pour chauffer l'auditoire avec de grands standards. Enfin, sous la direction du « band leader » Mel Jackson, les musiciens se lancent dans un thème d'introduction très enlevé comme ici. Les trompettes et le trombone ronflent, les saxophones se déchainent, la guitare de Wayne Bennett prend un solo inspiré ; sur un roulement de caisse claire, le maître de cérémonie peut alors annoncer l'arrivée sur scène de la star : « Mesdames et messieurs, celui que vous attendez tous, monsieur Bobby Blue Bland ! »

## 2 Ain't That Lovin' You

Le temps de reprendre, avec la nonchalance qui le caractérise, un couplet de *Sittin' On a Poor Man's Throne* – une chanson extraite d'un album de 1977 – et Bland montre à tous ceux qui

sont rassemblés devant lui qu'il est venu pour chanter. D'un geste de sa main manucurée aux longs ongles vernis, il arrête l'orchestre : il est temps pour Mel Jackson et ses musiciens de faire un rapide retour dans le passé pour cette reprise d'un tube qui avait valu à Bobby une place dans le Top Ten au printemps de 1962.

## 3 I'll Take Care Of You

Après *Farther Up The Road* et *Little Boy Blue*, cette composition de Brook Benton a donné à Bland l'un des plus grands succès de ses débuts. Dès les premiers riffs de cuivres en arpèges, le public identifie ce titre et manifeste bruyamment son enthousiasme. Fidèle à la version originale, Bobby poursuit alors un dialogue poignant avec ses musiciens, ponctué ici et là de son cri de gorge si caractéristique.

## 4 The Soul Of a Man

Pour une star de la stature de Bland, dont le nom n'a jamais quitté les hit-parades pendant plusieurs décennies, la difficulté réside dans le savant dosage

de son répertoire capable de satisfaire les plus fidèles, qui se souviennent de ses vieux succès, et les jeunes, qui ne l'ont découvert que récemment. Après deux classiques, il est temps pour lui d'interpréter ce *Soul Of a Man* gravé en 1977, et qui passait sur toutes les radios de la communauté noire cet été-là. L'orchestration, plus rythmée et « actuelle », montre que le chanteur a toujours su s'adapter aux modes.

## 5 I Intend To Take Your Place

Empruntée au même album que la plage précédente, cette composition permet à Bobby de ralentir quelque peu le rythme de son spectacle en retrouvant l'ambiance épaisse du blues. Dans ces couplets, il évoque le destin de deux amis dont l'un tente de séduire la femme de l'autre. Cette histoire semble particulièrement inspirer Wayne Bennett qui prend à la guitare un long solo plein de feeling.

## 6 Soon As The Weather Breaks

Bobby Bland est réputé auprès du public noir pour la façon subtile avec laquelle il concilie blues et ballade dans son répertoire. Ce succès de 1980 lui donne l'occasion de le prouver : la trame musicale est bien celle du blues, mais cette simplicité apparente est contredite par la sophistication des arrangements de cuivres et par les inflexions de la voix du chanteur de charme.

## 7 Today I Started Loving You Again

Les rapports ambivalents entre Blancs et Noirs dans le Sud se retrouvent au plan musical. Ainsi, il n'est pas rare que les grandes vedettes du rhythm'n'blues puisent une partie de leur inspiration dans le répertoire country & western. Ray Charles a été un pionnier dans ce domaine et beaucoup l'ont imité par la suite, dont Joe Simon, Little Milton, Johnnie Taylor. De même, Bobby Bland reprend à son compte ce succès de Merle Haggard et Bonnie Owens popularisé par Kenny Rogers.

**8 Share Your Love With Me**

La version originale de *Share Your Love With Me* avait été enregistrée à Nashville avec, déjà, Wayne Bennett à la guitare. Cette ballade n'avait valu à Bland qu'une modeste quarantième place sur les hit-parades en 1964, mais elle est restée l'une des préférées de son public, ce qui explique qu'elle figure encore à son répertoire vingt ans plus tard.

**9 Recess In Heaven**

Après cette courte incursion dans le passé, Bobby Blue Bland revient à une époque plus proche en interprétant l'un de ses succès les plus récents lors de ce concert. Dans cette version de *Recess*

*In Heaven*, on notera l'humour du trombone, qui s'amuse à imiter sur son instrument la diction un peu paresseuse du chanteur.

**10 That's The Way Love Is /*****Ain't Nothin' You Can Do (Medley)***

Il est traditionnel, pour les *stand-up singers*, de conclure leurs récitals par un pot-pourri de leurs plus grands succès. *Ain't Nothing You Can Do* en 1964 et surtout *That's The Way Love Is* l'année précédente avaient été des best-sellers pour Bland ; le second lui avait même permis de se hisser pendant deux semaines consécutives à la première place des charts.

**11 The Feeling Is Gone /*****Stormy Monday Blues (Medley)***

A un pot-pourri rapide succède ce « medley », plus lent. Bland y associe un succès mineur de 1964 à une reprise du célèbre *Stormy Monday* de T-Bone Walker, dont Wayne Bennett reproduit fidèlement les phrases délicates et les accords de guitare glissés.

**12 Farther Up The Road**

Avant de dire au revoir à ses admirateurs, Bland interprète cette courte version de *Farther Up The Road* ; le hit qui l'a révélé en 1957 et sans lequel aucun de ses concerts ne serait complet.

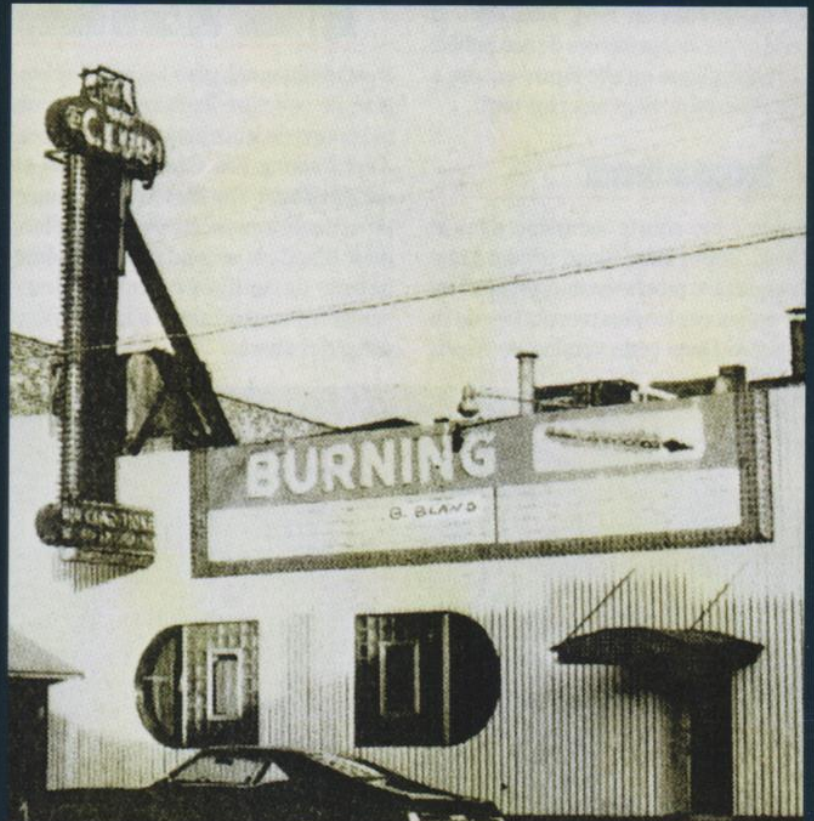
▼ Dans la soul blues de Bland, le saxophone tient un rôle majeur.



# Burning Spear

Situé au cœur du South Side, ce club est longtemps resté l'un des plus élégants du principal ghetto noir de Chicago.

Après s'être acquitté des trois dollars réglementaires, on pouvait, au début des années 70, lire à l'entrée du Burning Spear (littéralement, « La Lance de feu ») : « Aucun remboursement - Toute sortie est définitive - Les bouteilles sont interdites - Bienvenue au Burning Spear ». D'emblée, le ton est donné : ici, la direction est sérieuse et n'accepte que les personnes respectables, à l'inverse des innombrables petites tavernes du



► L'extérieur du Burning Spear.

► Bobby Bland à l'affiche du club de Chicago.

**THE BURNING SPEAR**  
5523 SOUTH STATE STREET

★ ★ **5 BIG DAYS** ★ ★  
(STARTING FRIDAY, JAN. 29)

**JAN. 29-30-31 & FEB. 1-2**  
★ ★ IN PERSON ★ ★



**BOBBY  
BLAND**  
—AND HIS—  
**REVUE**

"Call On Me" - "Ain't Nothing You Can Do"  
"Stormy Monday Blues" - "Blind Man"

**MONDAY NITE - TALENT SHOW**  
Ladies Admitted Free If Accompanied by a Man

**TUESDAY NIGHT - BENEFIT NIGHT**  
Benefit Operation Breadbasket

FOR RESERVATIONS CALL 684-3020

ghetto où il n'est pas rare que des discussions trop animées dégénèrent en conflit armé.

La clientèle du Spear appartient à la bourgeoisie noire locale. Le week-end en particulier, les manteaux de fourrure et les robes en lamé côtoient les vestes clinquantes à larges revers et les chaussures en croco. On se retrouve, on se congratule avant de partager une même table entre amis. Des serveuses accortes prennent les commandes avant de revenir, un plateau chargé à la main : de la bière à un dollar la bouteille, mais surtout des cocktails un peu étranges, comme le « scotch'n'milk » (lait et whisky) ou le « Hennessy'n'Coke » (cognac parfumé au coca) qui coûtent un dollar et soixante-quinze

cents, sans compter le pourboire. Au total, trois salles qui peuvent accueillir une foule conséquente au pied d'une scène immense prévue pour les grandes formations. A l'affiche, principalement de la soul blues urbaine interprétée par les gloires du moment, comme Albert et B.B. King, Tyrone Davis, Johnnie Taylor, Joe Simon ou encore « Bobby Bland & His Revue ».

Pour des raisons de rentabilité, les artistes invités au Spear restent à l'affiche plusieurs jours de suite et donnent en général deux spectacles par soir ; comme le premier débute rarement avant minuit, le club ne fermera pas ses portes avant l'aube, une fois le public rassasié de cette musique qui parle son langage.